

L'adoration de la croix

Michel STEINMETZ



ISSOIRE, église St Austremoine, bas-côté

(1) Philippiens 2, 10-11.

(2) Philippiens 2, 6-8.

(3) *Cérémonial des évêques*, n. 310 :
« Au moment opportun, on dépouille l'autel et, si possible, on enlève les croix de l'église. Il convient de voiler celles que l'on ne peut enlever, à moins qu'elles ne le soient déjà par décision de la Conférence des évêques ».

En 325, la mère de l'empereur Constantin, Hélène, va en pèlerinage à Jérusalem, dans les lieux où ont été vécus les événements du salut. Au cours de ce voyage, elle va trouver la relique de la croix. Les récits qui en sont faits sont évidemment pleins de légendes, comme tous les récits de ce type. Pour les hommes du IV^e siècle, cette redécouverte des reliques de la Passion fut un événement décisif. On doit à sainte Hélène des basiliques dans lesquelles va se déployer la Semaine Sainte et autour desquelles va se déployer le culte de la relique : celle du *Martyrium*, la rotonde de *L'Anastasis* (autour de ce que l'on tenait comme étant le sépulcre où Jésus avait été déposé) et entre les deux *L'Atrium* de la croix sur le lieu du calvaire. Et, à travers tout cela, s'exprime la piété populaire qui cherche à retrouver les traces du Christ sur les lieux de sa Passion.

Le culte de la relique va se traduire par un geste : devant la Croix on se met à genoux en référence à l'hymne aux Philippiens :

*... afin qu'au nom de Jésus, aux cieux, sur terre et aux enfers,
tout être vivant tombe à genoux
et que tout être proclame de Jésus Christ
qu'il est Seigneur.* ⁽¹⁾

Le déploiement de la Semaine Sainte tient donc d'une conviction de foi : à savoir que la croix du Christ est le signe de sa victoire. C'est le retournement pascal : ce qui est un signe de malédiction devient un signe de bénédiction. Aujourd'hui encore, au cœur de la liturgie solennelle du Vendredi-Saint, l'Eglise prévoit le geste de l'adoration de la Croix. Nous nous mettons à genoux devant la croix pour proclamer que Jésus Christ est Seigneur, c'est-à-dire qu'il est vainqueur. L'abaissement du Christ, sa kénose comme le dit la théologie, appelle en retour notre abaissement. La liturgie nous invite non seulement à le croire ou à le proclamer, elle fait plus en nous le **faisant vivre dans notre corps**. Folie d'aller embrasser une croix qui peut répondre à la folie d'un homme qui a donné sa vie pour moi pécheur (cf. Rm 5, 7-8).

*Le Christ Jésus,
ayant la condition de Dieu,
ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu.
Mais il s'est anéanti,
prenant la condition de serviteur.
Devenu semblable aux hommes,
reconnu homme à son aspect,
il s'est abaissé,
devenant obéissant jusqu'à la mort,
et la mort de la croix.* ⁽²⁾

Pour adorer la croix et comprendre qu'elle est l'instrument unique du salut, faut-il encore que cette croix soit, au cœur de la liturgie, la seule présentée à la fois à la vénération et au regard des fidèles ! Avant la réforme liturgique, on voilait croix et statues dans l'église dès le dimanche de la Passion (actuel 5^e dimanche de Carême), comme pour **provoquer une appétence de la croix**. Aujourd'hui cette pratique reste proposée au soir du Jeudi-saint... ⁽³⁾